



Vol 1.

Montréal, 1er Septembre 1872.

No. 9.

POESIE.

ZOEL.

Pendant que je dormais, mère, j'ai vu deux anges
S'approcher de ma couche, et me dire bien bas :
" Viens ! sur nos ailes d'or, nous conduirons tes pas
" Dans le séjour de Dieu, pour chanter ses louanges.

" Viens enfant, avec nous, tandis que ton bon cœur
" N'est pas empoisonné par le souffle du monde.....
" Tu vogues sur une eau pleine d'écueils, profonde,
" Où s'engouffre toujours, des humains le bonheur.

" Oh ! ne regrette point ces plaisirs si frivoles
" Qui se trouvent hélas ! sous les pas du mortel :
" C'est l'abeille mielleuse, au dard aigu, cruel ;
" Les piquants sous les fleurs aux brillantes corolles.

" Les plaisirs d'ici-bas, c'est le reptile hideux
" Sous l'herbe du chemin. C'est la voix si perfide
" De la traître Sirène, à l'air doux et candide
" Appellant le marin dans quelque gouffre affreux...."

Aussi prompts que l'éclair, nous franchissons l'espace
Qui nous sépare tous, du grand ciel étoilé.....
Mère, que c'était beau ! Tout m'était dévoilé !
Je voyais du Seigneur, l'auguste et sainte face !

La lune dans les cieux, semblait un astre éteint ;
Mes yeux ne voyaient plus les brillantes étoiles ;
Toutes se dérobaient sous les plus sombres voiles ;
Noir était le soleil, près du Dieu trois fois saint.

Son regard éclairait tout le ciel de sa flamme,
Son sceptre, de rubis était tout parsemé,
Et d'un seul diamant son Trône était formé.
Son cœur brûlant d'amour, embrasait ma pauvre âme.

Sans trêve, les éclairs, près de nous jaillissant.
Sillonnaient à l'envi, du ciel la sainte voûte.
Du tonnerre, la voix qu'ici-bas je redoute,
Là, n'avait rien d'affreux : c'était suave et grand.

Puis les anges chantaient de si charmants cantiques,
Que je mêlais mes chants à ce concert des cieux.....
Et leurs harpes rendaient des sons mélodieux ;
Et l'Orgue aux touches d'or, des accents magnifiques.

Près du Trône de Dieu, une troupe de Saints
Dansaient aux doux accords du luth et de la lyre.
D'autres, sur des autels, offraient l'encens, la myrrhe.
De glorieux lauriers, leurs fronts purs étaient ceints.

Sur de beaux arbrisseaux, sur l'herbette fleurie,
Les papillons légers, sans cesse voltigeaient.
De gentils agneaux blancs follement se jouaient
Avec moi chaque jour, dans la verte prairie

Dans de riants bosquets, des arbres précieux
Inclinaient mollement leurs branches vers la terre.
Dieu me laissait cueillir leurs plus beaux fruits ma

[mère,]

Que j'ai serrés pour toi, dans le grenier des Cieux.